

chant divin, c'est l'humilité et la faiblesse de celle qui le profère. Que le cantique d'une Judith, d'une Débora ait ce caractère, on le conçoit, d'après la hardiesse qu'elles ont fait paraître dans leurs actions ; mais Marie, l'humble Marie, Marie, *la servante du Seigneur*, qui n'a d'autre sentiment que celui de sa bassesse, où a-t-elle pris tous ces transports, tous ces accents de gloire, de grandeur, de puissance, qui s'accumulent dans sa bouche, qui louent le Tout-Puissant comme il ne l'a jamais été par aucune créature, et qui, l'enveloppant elle-même dans leur éclat, la font paraître à ses propres yeux l'objet de la vénération de l'Univers, et le plus glorieux témoin de cette grandeur de Dieu qu'elle exalte ? Où a-t-elle pris ces accents ? Elle les a pris dans ce sentiment même de sa bassesse propre, joint à celui de la grandeur qu'elle a reçue de Dieu. Ces deux sentiments, inspirés à Marie par la VÉRITÉ même, personnellement vivante dans son sein, étaient comme deux abîmes qui s'appelaient réciproquement : la vue de sa bassesse lui donnait le sentiment distinct de la grandeur qu'elle devait à Dieu, et la vue de celle-ci accroissait le sentiment de sa bassesse. Cette divine grandeur retentissait en quelque sorte dans l'abîme de son humilité comme dans un merveilleux instrument de musique dont la capacité sonore et harmonieuse était admirablement propre à faire résonner le nom du Seigneur. Elle pouvait s'avouer d'autant plus heureuse, d'autant plus grande, d'autant plus justement célébrée entre toutes les créatures, que la profonde humilité de son âme la rendait plus propre